



BRILL

Albert von Le Coq

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 27, No. 2/3 (1930), pp. 241-243

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526937>

Accessed: 03/02/2011 11:25

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

années furent assombries par la mort de sa femme, jusqu'à l'attaque qui le laissa inconscient et l'emporta au bout de quelques jours. Le grand public ignorait son nom; peu d'hommes cependant ont mieux mérité des études auxquelles ils se sont dévoués.

Paul Pelliot.

Albert von LE COQ.

C'est avec une profonde tristesse que j'ai appris la mort de mon vieil ami von LE COQ, survenue à Berlin le 21 avril 1930. Sa santé donnait des inquiétudes depuis quelques années, mais il avait tant de vitalité, de volonté aussi, qu'il avait surmonté jusque-là toutes les crises. En 1925, alors qu'il avait dû renoncer à paraître au Musée pendant plusieurs mois, je me rappelle comment je suis venu l'y trouver un matin, et lui qui, depuis des mois, tenait à peine sur ses jambes, était si heureux de me montrer ses salles et leurs collections magnifiques que, malgré mes instances, il resta debout avec moi plusieurs heures; l'enthousiasme que lui inspirait son œuvre l'avait remis sur pied, et pour de bon.

Albert von Le Coq est né à Berlin le 8 septembre 1860, dans une famille commerçante de descendance huguenote qui n'avait pas oublié ses origines; von Le Coq, bon Allemand, avait le sens et le goût des choses de France; quand il vint à Paris il y a trois ans, un concours de circonstances défavorables l'empêcha seul d'aller du côté de Bondy visiter le coin d'où la révocation de l'édit de Nantes avait chassé ses aïeux. Avec de pareilles traditions familiales, on ne s'étonnera pas que, jeune garçon, il ait été mis au "Gymnase français" de Berlin, où il eut pour condisciple plus jeune son futur collègue et ami F. W. K. Müller. Il passa de là au Gymnase de Darmstadt, qu'un incident lui fit quitter avant la fin des études. Entré dans les affaires, il partit en 1881 pour l'Angleterre, puis pour l'Amérique, d'où il revint en 1887... docteur en médecine de Louisville. Associé de la firme A. von Le Coq de Darmstadt, il vendit son affaire en 1900 et alla se fixer à Berlin. C'est alors seulement, à 40 ans, qu'il débuta dans la vie scientifique où il devait si bien réussir.

Sitôt libre, il entra comme volontaire à la section africano-océanienne du Museum für Völkerkunde, et commença en même temps, au Seminar für orientalische Sprachen, l'étude de l'arabe, du turc et du persan. Homme d'action, il accompagna en 1901—1902 von Luschan à Zenjirli, et y rassembla les matériaux de ses deux volumes de *Kurdische Texte* (1903). C'est lui qui négocia en 1904 l'achat pour le musée de la riche collection gandharienne réunie par le Dr Leitner. La même année, il inaugurait la grande œuvre qui devait l'occuper jusqu'à sa mort. La première expédition prussienne de Turfan, avec Grünwedel et Huth, faisant suite aux sondages de Donner, puis de Klementz (1898), avait montré en 1902 tout ce que la philologie et l'archéologie pouvaient attendre d'explorations et de fouilles sérieuses au Turkestan chinois, en particulier dans la région de Turfan. Le Coq fut désigné à la fin de 1904 pour diriger la seconde expédition. Rejoint par Grünwedel en décembre 1905,

il resta sous ses ordres dans la troisième expédition jusqu'en juillet 1906, date à laquelle, malade, il dut quitter le Turkestan chinois. Enfin, de mars 1913 à mars 1914, il dirigea la quatrième expédition, dont les dernières caisses franchirent la frontière russo-allemande à la veille de la déclaration de guerre.

Ce n'est pas le lieu d'insister sur les trouvailles exceptionnelles faites par von Le Coq au cours des deux expéditions qu'il a dirigées et de celle à laquelle il a participé. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est à lui que ces succès sont dus avant tout; il convient seulement d'associer à son nom celui de l'excellent technicien Bartus qui fut adjoint aux quatre missions prussiennes et dont l'habileté permit de ramener à Berlin fresques et statues avec un minimum de dommage.

De 1906 à 1913, puis surtout après son retour de la quatrième expédition en 1914, von Le Coq s'attela à une double tâche: l'installation des collections au Musée et leur publication. L'installation surtout lui causa de grands soucis. Des conceptions opposées aux siennes régnaient à ce sujet dans certains milieux de Berlin, et il fut amené à engager et à soutenir des luttes très vives. D'autre part, les difficultés de l'après guerre ne laissaient guère l'espoir de trouver les crédits nécessités par la mise en état des objets et l'aménagement des salles. La persévérance de von Le Coq triompha de tous les obstacles, et il eut la satisfaction en 1928 de voir ses dernières collections présentées au public de la manière même qu'il avait souhaitée.

Ce succès était celui de l'homme d'action; l'activité du savant ne lui céda en rien. Au point de vue philologique, von Le Coq, encouragé par F. W. K. Müller, se consacra surtout à la publication de documents turcs en écriture ouïgoure ou manichéenne: le *Khuastuanēft* ou formulaire de confession manichéen en 1910—1911, les *Manichaica I—III* (1911—1922). Mais il avait aussi recueilli des informations précieuses sur la langue et les habitudes des gens du Turkestan: de là son livre *Volkskundliches aus Ost-Turkistan* (1916), et une série d'articles qui ont paru principalement dans le *Baessler-Archiv*, en particulier les *Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan* (1910) et les *Bemerkungen über türkische Falknerei* (1913). L'archéologie marcha de front: ce fut d'abord l'imposant et somptueux *Chotscho* (1913), puis, de 1922 à 1928, les six volumes *Die buddhistische Spätantike in Mittelasien*. Un *Bilderatlas zur Kunst und Geschichte Mittelasien* parut en 1925; le récit de voyage des deuxième et troisième expéditions fait le sujet de *Auf Hellas Spuren in Ost-Turkistan* (1926); à la quatrième expédition est consacré *Von Land und Leuten in Ostturkistan* (1928). Le titre même d'*Auf Hellas Spuren* s'inspire d'une thèse chère à von Le Coq, celle de la dépendance foncière de l'art chinois envers l'art grec. Il en était si convaincu qu'il avait accueilli sans défaveur les rêveries récentes qui, en Allemagne et en France, ont voulu nier l'existence de bronzes chinois antérieurs aux Han. Pour lui, le prototype du dragon chinois était à chercher dans l'Orient hellénisé. Beaucoup d'entre nous, et il le savait, se refusaient à le suivre dans cette voie, mais ses remarques mêmes soulignent la com-

plexité des problèmes et font toucher du doigt la précarité de bien des opinions traditionnellement admises sans grand examen. Sa dernière œuvre est un manuel descriptif de ses collections, que le Musée lui avait demandé; il en remit peu avant sa mort le manuscrit qui doit être publié très prochainement.

Von Le Coq était venu à la science avec un grand désintéressement. Ce chef d'expédition ne compta longtemps au Museum für Völkerkunde que comme volontaire, puis reçut une solde dérisoire d'attaché. Enfin, le 1^{er} mars 1914, au retour de la quatrième expédition, il fut nommé conservateur adjoint. La guerre lui prit son fils unique; l'après guerre le laissa ruiné. En octobre 1925, il avait atteint la limite d'âge. Bien qu'on l'eût nommé conservateur du département hindou en 1923, son peu d'ancienneté ne lui valut qu'une pension misérable; il avait d'ailleurs à achever l'installation de ses salles, et, malgré une santé déjà chancelante, il continua de travailler au Musée avec un salaire mensuel. A la fin de mars 1930, il m'annonçait comme imminente sa retraite définitive. C'est la dernière lettre que j'aie reçue de lui. Ou plutôt, je me trompe. Quand von Le Coq sentit approcher l'heure de la séparation suprême, il acheta des enveloppes de deuil à l'insu de sa femme, et nous, ses amis, avons reçu les lettres de faire-part dont l'adresse est écrite de sa propre main ¹⁾.

P. Pelliot.

A. H. FRANCKE.

A. H. FRANCKE, qui est mort il y a quelques mois, avait été pendant de longues années missionnaire des Frères moraves à Khalatse (Ladakh); la guerre l'avait ramené à Berlin, où on l'avait nommé professeur; c'était un des meilleurs connaisseurs du Tibet et des Tibétains. Outre des articles dans l'*Indian Antiquary* et l'*Epigraphia Indica*, ses principales publications, avant son retour en Allemagne, sont *Der Frühlings- und Wintermythus der Kesar-sage* (MSFO, XV [1902]); *A lower Ladakhi version of the Kesar-saga* (*Bibliotheca Indica*, 1909); *A History of Western Tibet* (Londres, 1907, in-12); des articles dans *JRAS* sur trois noms de pays dans les *Mémoires* de Hiuan-tsang (1908 et 1910), sur le sceau du Dalai-lama (1910, 1911, 1912), sur *Om mañipadme hūm* (1915), et surtout sur les documents tibétains rapportés du Turkestan chinois par Sir A. Stein (1914); à ce dernier travail se rattachent les appendices dûs à Francke dans *Serindia* et dans *Innermost Asia*.

1) J'ai utilisé dans la présente notice un article nécrologique que M. E. Waldschmidt a rédigé pour les *Berichte aus den Staatlichen Museen* et dont il a en l'amabilité de me communiquer une épreuve. Je n'ai pas cherché à donner une bibliographie complète de von Le Coq, car je suppose qu'on l'a trouvera dans la *Festschrift* qu'on devait lui dédier cette année et qui ne sera plus qu'un hommage posthume. Voir aussi *Orient. Literaturzeitung*, 1930, 395—398, et l'article de E. Haenisch dans les *Leipziger Neusten Nachrichten* du 1^{er} mai 1930, reproduit dans le n^o 43 (juillet 1930) des *Litterae orientales* de Harrassowitz.